

Chansons de jadis : chanson sur les deffauts d'autrui

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 5

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215354>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

dào sacllio, que tot lo mondo droumessâi dza pè la maison, ne sè pas se lo fe espret à na, mà tantia qu'èin passèint devant la porta à la mère Bonavaux, s'embonnè on pou contrè que cein reveillâ la villhie. Ora, ne sè pas se le sè peinsâ que lo père T..... avâi enviâ d'allâ âi felhiès; mà adrè est te que lo leindèman le lâi fe portâ on bocon dè papâi iô l'avâi marquâ :

Abandonnez, monsieur, de folles entreprises,
Qui ne sont plus, hélas ! à notre âge permises ;
Car vous seriez puni, soyez-en bien certain,
De vouloir rallumer un volcan mal éteint !

La preuve. — Un jeune homme de chez nous, fiancé à une jeune fille d'un pays dont les ressortissants ne pouvaient rentrer en Suisse, sollicite de l'autorité une exception en faveur de l'objet de sa flamme :

« Je suis prêt, écrivait-il à l'un de nos magistrats, à vous fournir la preuve des sentiments que nous éprouvons l'un pour l'autre. » Pn.

Adresse. — Le bureau de police (Service des pauvres habitants) d'une de nos communes vaudoises, a reçu de Genève une lettre — nous en avons l'enveloppe sous les yeux — dont l'adresse était ainsi libellée :

« Bureau de police désabêtant. » (Ici les noms de la rue et de la localité.) Pn.

LA VACHE MALADE

CETTE petite histoire s'est passée, voici dix ans, quelque part dans un pays où l'eau est rare et où il y a plus de pompes que de fontaines.

Un laitier — mettons pour la commodité du récit qu'il se nommait Pierre-Henri Lavisé — avait, lui aussi, la coupable habitude de mêler un peu d'eau au lait de ses vaches. Le matin, il portait sous la pompe ses bidons à peu près pleins et, en un tour de main, complétait. Il vendait, sans remords, à la ville prochaine, cette mixture de lait et d'eau de citerne. Et ses manigances lui valaient un « bénéfice accessoire » suffisant pour mettre à l'étable, chaque année, une génisse de plus.

Mais tant va le bidon à l'eau... Des clients difficiles trouvent ce lait un peu pâle et se plaignirent. Lavisé jugea prudent de moins mouiller. Puis, soucieux de rattraper l'eau et le temps perdus, il manœuvra la pompe avec une énergie toute nouvelle. Si bien qu'un jour il força la dose et que l'expert s'en aperçut. Et le président du tribunal infligea au laitier, avec une semonce en règle, une amende assez coquette.

Il en parla dans les journaux, qui se mêlent toujours de ce qui ne les regarde pas, et Lavisé perdit du coup la moitié de ses pratiques. Pour en trouver d'autres, il porta à la ville quelque temps un lait pur de tout mélange. Mais il souffrait, dérangé dans ses habitudes. Vendre du lait faible, c'était plus fort que lui. Il céda à la tentation, se fit pincer de nouveau, récidiva, et les amendes de pleuvoir.

A chaque fois, elles augmentaient. Ce jour-là Lavisé qui venait d'en payer une fort lourde au greffe se sentait chagrin. Il entra à l'auberge et s'y reconforta d'une fondue, d'un litre de blanc et de quelques petits verres. Puis il tomba dans une rêverie profonde et se mit à ruminer : « Voyons, avec ces amendes, est-ce que j'y gagne, ou est-ce que j'y perds ? » Le compte était difficile. A dix heures du soir, le laitier, buvant un dernier kirsch, tout seul près de la fenêtre que rayait la pluie, n'était pas encore fixé, quand son voisin Bourgoz parut sur le seuil.

— Pierre-Henri, il y a une heure que je te cherche. Ta meilleure vache est malade.

— Pas vrai. La noire ?

— J'sais pas. J't'ai pas vue. C'est ta femme qui m'envoie après toi. Faut te bouger.

Lavisé ne se le fit pas répéter. Laissant en plan l'obligé Bourgoz, il courut vers sa ferme, par les chemins détremés.

Il fut surpris en arrivant de ne point voir de lumière aux fenêtres. Il pénétra dans la chambre, réveilla d'une bourrade sa femme qui dormait et questionna haletant :

— Et la vache ?

— Quoi la vache.

— La vache malade.

— Y'en a pas.

Lavisé n'insista pas davantage. Il alluma sa lanterne et s'en fut voir à l'étable. Dans une ombre odorante et chaude, ses bêtes reposaient pesantes. Il les fit lever l'une après l'autre, leur tâta les flanes, leur examina le muflle. Elles étaient toutes en parfaite santé.

Rassuré, Lavisé s'alla coucher : « Quelle sale blague, tout de même, songeait-il en s'allongeant dans ses draps. Faudra que Bourgoz me paye ça ! »

Mais le lendemain, au petit jour, quand il voulut à sa manière achever d'emplir ses bidons, Lavisé eut un étonnement. Qui diable avait bien pu dévisser le bras et le tuyau de la pompe ? Et le « mouille-boille » comprit soudain : sa meilleure vache, en effet, était bien malade.

(Nouvelles Etrennes fribourgeoises.)

AUX HOMMES POLITIQUES

APPELONS un peu, à l'intention de nos hommes politiques, l'excellente recette que donnait un chroniqueur français pour faire un discours politique. Il est toujours bon de la connaître ; on ne sait ce qui peut arriver.

Vous prenez, soit dans un dictionnaire, soit dans d'anciens discours oubliés, soit dans votre imagination, une certaine quantité de mots ou de membres de phrases, tels que :

Progrès, vapeur, bitume, ordre social, élément, démocratique, esprit d'analyse, légalité, mouvement et résistance, les services rendus que la République n'oubliera pas, le développement de l'esprit humain, la clarté administrative, l'essor de la liberté, les institutions que l'Europe nous envie, le pacte fondamental, les droits de l'homme et les devoirs des gouvernements, la gérontocratie et la ploutocratie, ouvrez des écoles, la faveur populaire, les devoirs qui s'imposent, le passé, le présent et l'avenir, les doctrines dangereuses, les utopies entraînant, la nature de cette délibération unie au caractère de la décision que vous allez prendre, le calme et le silence, faire respecter la loi, résolument modéré ou modérément résolu, les pensées viriles, le sacrifice de la passion à l'intérêt supérieur de la patrie, la conscience publique, les serviteurs du peuple souverain, l'espérance entrevue dans le recueillement, etc. »

Vous combinez et mélangez ces mots à l'infini, en les assaisonnant d'adjectifs et de qualificatifs, tels que :

« Généreux, populaire, patriotique, national, vaillant, résigné, etc. », et de substantifs dans ce genre : « Drapeau, flambeau, lumière, science, gloire, Napoléon, principes de 89, etc. »

De tout cela, vous faites une macédoine que vous servez sans ménagement, et sans donner à vos convives le temps moral d'avaloir les bouchées.

Ladite macédoine, comme le billet de M. Jourdain, se combine à l'infini. On peut, dans une autre occasion, intervertir l'ordre des phrases ou se contenter seulement de déplacer les alinéas.

Le comble de l'art, c'est d'arriver à ne pas se comprendre soi-même. Les autres comprendront pour vous.

LES COUTUMES DISPARUES

UN de nos lecteurs nous signale deux curieuses coutumes locales. Il y a une cinquantaine d'années, au Marlinet, près Savigny, chaque personne allant voir un malade faisait acte de solidarité en déposant une pièce d'un franc avant de se retirer.

Dans le Haut-Vully, on n'entrait jamais dans une salle à boire sans qu'un des consommateurs déjà attablé, ne tendît son verre plein au nouveau venu, quelque étranger qu'il fût à la localité. Un refus de sa part était considéré comme une impolitesse.

Chose curieuse, la même coutume existait aussi au nord de l'Espagne, aux environs de Vigo, où notre collaborateur fut lui-même l'objet d'une pareille attention.

L'un de nos lecteurs aurait-il connaissance de quelqu'une de ces vieilles coutumes, toujours bonnes à rappeler ?

L'ORATEUR

PIERRE à Féli des Champs-Bassets porte depuis longtemps le surnom d'« orateur », non qu'il soit un nouveau Cicéron, mais parce qu'il parle souvent, longtemps et en des termes obscurs. Au Conseil général, samedi dernier, il prononça trois discours sur la cherté du combustible. Des perles tombées de ses lèvres, un auditeur recueillit celles que voici :

« Après avoir élucidé — si j'ose m'exprimer ainsi — toutes les difficultés se rattachant à la question en cause, notre municipalité devrait bien nous dire si les susdites difficultés demeurent en l'état latent... »

« A l'instar du préopinant — s'il m'est permis de m'exprimer ainsi — je me prononce pour une régression rétroactive du prix du bois, de la tourbe, du charbon de terre et autres comestibles... »

« Vraiment, il ferait beau voir notre commune ne pas oser sortir d'un nousabond *statoqu*¹ — si je puis m'exprimer ainsi... »

Irrévérence. — Un pasteur du canton appelé souvent à prêcher dans l'annexe de sa paroisse, s'y faisait souvent conduire en char par un voisin de la cure qui avait un commerce de bois.

Or, un dimanche de mauvais temps, le propriétaire du cheval, qui avait pitié de celui-ci, fait, en s'adressant à l'animal :

— Ma pourra bitè, que te faut portant t'ein vaîrè. Tota la semanna te faut traina lè belions et le demendze te trainè onco la raisee ! Pn.

CHANSONS DE JADIS

Chanson sur les deffauts d'autrui.

Contre les deffauts d'autrui
Jamais mon cœur ne s'irrite
sur les hommes d'aujourd'hui
Avec du vin je médite
Je me ris je me ris d'eux
Je suis un vrai Démocrite
Je me ris d'eux je me ris d'eux
Quand je bois je suis heureux.

Qu'un avare à son argent
Et la nuit et le jour veille
Qu'un mari soit mécontent
Qu'il ait la puce à l'oreille
Je me ris je me ris d'eux
Le bon vin fait ma richesse
Je me ris, etc.

Qu'un petit-maître en courroux
Des femmes cherche à médire
Qu'un amant sombre et jaloux
Sans cesse rêve et soupire
Je me ris je me ris d'eux
La soif est tout mon martyre
Je me ris, etc.

Qu'un habile commerçant
soit expert en monopole
Qu'adorateur de l'argent
Un financier pille et vôle
Je me ris je me ris d'eux
Le bon vin est ma boussole
Je me ris, etc.

Qu'un jeune et frais cordelier
se fasse aimer d'une belle
Qu'un chanoine régulier
Pour matines se réveille
Je me ris je me ris d'eux
Ma bouteille est mon bréviaire.
Je me ris, etc.

Qu'un Jésuite courroucé
Proscrive le Jansénisme
Qu'un Janséniste offensé
Condamne le Molinisme
Je me ris je me ris d'eux
Mon vin ne fait point de schisme
Je me ris, etc, etc.

Qu'un Avocat au Palais
sur un Procès s'éténue
Et que pour grossir les frais

¹ Statu quo.

Un procureur s'évertue
Je me ris je me ris d'eux
Le bon vin fait ma sangée
Je me ris, etc.

Que de pales Médecins
Le nez toujours sur l'ordure
Ayant en horreur le vin
Ordonnent l'eau toute pure
Je me ris je me ris d'eux
J'aime mieux le vin je jure
Je me ris, etc.

Qu'un excellent Musicien
sur un rondeau se morfonde
Et qu'un mathématicien
sur un signe se confonde
Je me ris je me ris d'eux
Je sçais que ma table est ronde
Je me ris, etc.

Si quelqu'un est mécontent
d'être l'objet de ma muse
Le bon vin est mon garant
La bouteille est mon excuse
Je me ris je me ris d'eux
C'est ainsi que je m'amuse
Je me ris, etc.

LES PREMIERS



ETAIT lors d'une de nos dernières grandes manifestations nationales, en Suisse allemande.

Quatre Welsches (de Lausanne), présents le matin même de l'ouverture pour affaires professionnelles, avaient juré, en bons Vaudois, d'être les premiers au pavillon de dégustation des vins. Question d'amour-propre, direz-vous ? Certainement. Quand on a le bonheur d'habiter sur les bords du Léman, dans une ville qui se pique d'être le centre principal d'écoulement de nos vins, comment admettre que des amateurs, barbus et à lunettes, aient la virginité d'un comptoir où, pendant des mois, des connaisseurs viendraient déguster ce que le pays produit de meilleur ?

Hélas, il y avait un « crochet » ! Des ordres très sévères étaient donnés aux gardiens pour que toute personne, deux heures avant l'ouverture, soit invitée à vider les lieux. Seule dans la division, la demoiselle préposée au service du pavillon de dégustation pouvait rester et ce n'est qu'au coup de canon, que les portes d'entrée s'ouvraient.

Mais on n'est pas Vaudois pour des prunes. Après entente, l'un s'en fut auprès de la demoiselle pour lui exposer le cas et lui demander si quelque réduit ne pourrait servir pour nous loger une heure seulement.

— Mais, Monsieur, vous n'y pensez pas. Il n'y a que le « carnotzet » bien petit et tout plein de bouteilles; quatre hommes n'y pourraient loger. Ils seraient, du reste, dans une position si fatigante qu'ils n'y pourraient tenir.

Notre Vaudois insista. En cas d'« avaro », il prenait sur lui toute la responsabilité et la demoiselle serait sensée n'être au courant de rien.

Il fallait se dépêcher. Les gardiens faisaient leur devoir, et comment ! Le temps de descendre quelques marches et voilà nos Vaudois claquemurés dans un réduit obscur, installés qui sur des bouteilles, qui dans des caisses. La porte se referma et ils commencèrent à jouir d'un confort non prévu dans les Baedecker ! A chaque instant, des bruits de pas attestaient véhémentement les rondes policières et, au bout d'un quart d'heure, une grosse voix se fit entendre dans la langue de Goethe.

— Il n'y a personne, ici ?

— Non, Monsieur, je vous assure.

— C'est bien.

Les prisonniers respirèrent; manière de parler, car, littéralement, ils commençaient à étouffer.

Boum ! Enfin, le coup de canon. Aussitôt de déguerpir et d'arriver le plus naturellement du monde devant le comptoir.

— Une bouteille de Dézaley, Mademoiselle, je vous prie.

Souhaits de santé pas plus tôt échangés, qu'arrivaient au grand galop des connaisseurs de la ville

qui avaient juré d'être les premiers à déguster les vins vaudois... Adieu, Luc !

— Hergott, dit l'un deux, chavais pien dit qu'il faut toujours se méfier des Welsches !

In petto : « A la tienne, mon bon. A nous le sourire ! »

Et jamais vin ne fut si apprécié par nos quatre Lausannois !

Marc D.

IL Y A INVITATION ET INVITATION

LE jour de l'An, l'aimable pintier de l'Orme tenait table ouverte. S'y asseyait qui voulait. Voyant passer le pasteur du village, l'amphitryon court à lui :

— Vous prendrez bien une bouchée avec nous, Monsieur le pasteur ?

— Non, merci, sans compliments.

— Vous me faites chagrin, Monsieur le pasteur, c'est bien la première fois qu'on me refuse, quand j'invite.

— Oh ! bien, moi, je n'en suis plus à compter les refus que j'essuie lorsque j'invite... à aller à l'église.

LE FEUILLETON



LA FÉE AUX MIETTES

— C'est ainsi, répondit-elle, que parlent ceux qui n'aiment pas. Crois-tu qu'il soit si aisé de se séparer de l'être adoré auquel on a lié sa vie, et dont on attend son bonheur ! Que savais-je d'ailleurs si tu trouverais les ressources que t'avais un peu légèrement promises, et si tu n'aurais pas plus d'une fois besoin de l'or dont ta générosité t'avait engagé à te dessaisir pour moi ! Je te suivais donc, sans me laisser voir, dans les villes que tu habitais, toujours prête à te secourir en cas de nécessité, car les aumônes que je recevais en chemin suffisaient abondamment à ma subsistance. Quand j'appris enfin que tu étais muni d'assez bonnes économies, et que tu avais d'ailleurs ton passage franc pour Greenock, où tu dois m'épouser dans un an, selon ta promesse, à pareil jour qu'hier, touchée de cette marque de ton souvenir et de ta fidélité, je me décidai à faire route sur le même bâtiment que toi; mais pour ne pas te tourmenter d'une poursuite importune, je me cachai soigneusement à un coin de l'entre-pont, dans le sac qu'une heureuse inspiration t'a porté à sauver du naufrage, afin que je te dusse encore une fois la vie.

— Permettez, Fée aux Miettes ! il y a ici quelque chose qui m'embarrasse, et qui fait trop d'honneur à mon exactitude de fiancé pour que j'accepte vos éloges sans explication. Je ne savais point que ce bâtiment fit voile pour Greenock, et je pensais même que sa destination était ignorée de tout l'équipage.

— Cela est possible ! reprit la Fée aux Miettes, et je ne répondrais pas moi-même qu'il ne fût entré quelque erreur de sentiment dans les calculs de mon amour. Tu comprendras un peu plus tard, mon cher Michel, ces tendres surprises de la passion quand tu les auras éprouvées !

— Je le crois, Fée aux Miettes, mais nous n'en sommes pas encore là, puisque je n'ai que vingt ans, qu'une année de plus peut vous apporter des réflexions sérieuses, et que mon cœur n'est, grâce au ciel, pas plus ouvert aux impressions de l'amour, sur cette rive inconnue, qu'il ne l'était il y a deux ans sur les grèves du mont Saint-Michel, où vous faillites vous engloutir, et où vous dansâtes si bien ! Mais vous qui savez toutes choses, ne sauriez-vous pas, Fée aux Miettes, en quel endroit nous sommes si aventureusement débarqués !

— Si je me suis bien orientée, et tu ne saurais croire combien cela est difficile dans un sac, nous devons être tout à fait à l'est des îles Britanniques, à très-peu de distance d'une ville riche et bien peuplée, où tu ne manqueras pas de moyens d'existence pour réparer la perte de tes nippes et de ton argent. Quant à moi, qui avais malheureusement payé d'avance les frais de mon passage, et qui m'estime à plus de cent cinquante lieues de ma petite maison de Greenock, il faut que je renonce à y rentrer jamais !

Cette horrible perspective contrista si horriblement la Fée aux Miettes, qu'elle fut obligée de presser sa lèvre inférieure de ses deux grandes dents, et de toutes les jolies petites dents qui les séparaient, pour ne pas laisser échapper un soupir.

— Voici qui tourne bien mieux que vous ne pouvez l'imaginer, dis-je gaiement à la Fée aux Miettes; mes nippes, qui sont de peu de valeur, consistent en quelque linge que je porte dans ce havresac, et mon argent, auquel vous me faites penser, ne doit pas être sorti de cette ceinture.

En parlant ainsi je la déroulai sur le sable, et il en tomba ma bourse de vingt louis d'or.

— Prenez donc hardiment, continuai-je, et retournez sans vous fatiguer, par des voitures commodes, à votre petite maison de Greenock, pour que le faible service que j'ai voulu vous rendre deux fois en ma vie ne reste pas imparfait. Puisque nous ne sommes pas loin d'une ville, je ne suis pas embarrassé de gagner honnêtement ce qu'il me faut pour ne pas mourir de faim, et je me flatte qu'il n'y a point de charpentier dans toute la Grande-Bretagne qui ne se trouve heureux de m'avoir à ce prix; quant à cet argent, qui ne représente dans mes mains que le triste besoin des jours de paresse, il me ferait horreur si vous m'obligiez de le garder comme une averse, pendant qu'une amie dont les conseils m'ont été si utiles, en a besoin. Prenez, prenez, je vous le répète, et ne vous mettez en peine de rien que du devoir d'exécuter les volontés d'un fiancé qui sera dans un an votre époux. C'est à cette marque d'obéissance, ajoutai-je avec une gravité burlesque, c'est à elle seule, Fée aux Miettes, que je puis mesurer la foi que j'ai mise en vos engagements, et dans la promesse que vous m'avez faite de vivre à notre ménage en femme soumise et respectueuse.

— Souffrez au moins, dit la Fée aux Miettes, qui s'était relevée en ramassant ma bourse, et qui sautillait à l'ordinaire sur sa béquille, souffrez, avant cette cruelle et dernière séparation, que je te laisse un gage de ma tendresse, dont la vue puisse adoucir ton impatience amoureuse. C'est mon portrait, poursuivit-elle, en tirant de son sein un médaillon suspendu à une chaîne. Qu'il te souvienne seulement de ne jamais l'offrir aux regards d'un homme, car je connais son funeste effet sur les cœurs; il trouble du premier abord les raisons les plus éprouvées, et ce n'est que pour toi, mon bien-aimé, qu'il est sans danger de contracter cette folie, dont la prochaine possession de ma main te guérira.

J'avoue que l'heureuse confiance avec laquelle la Fée aux Miettes débitait ces sornettes me jeta, comme à l'ordinaire, en des transports de gaieté impossibles à contenir; mais elle était si disposée à juger d'elle avantageusement, qu'elle ne s'en aperçut que pour y prendre part, dans la pensée, comme j'imagine, que c'était la délicieuse perspective de notre union qui commençait à me faire extravaguer.

(A suivre) Ch. NODIER

Grand Théâtre. — Dimanche 1er février, matinée à 2 h. 15. « La Dame aux Camélias », comédie en 5 actes de Alex. Dumas fils. Le soir, à 8 h. « L'Enigme », comédie en 2 actes de Paul Hervieu et « Mon Bébé », vaudeville en 3 actes de Maurice Hennequin.

Kursaal. — Si « Mignon » est l'opéra comique le plus goûté des Lausannois, on peut affirmer que leur opérette préférée est sans contredit « Les Saltimbanques », à l'endiable musique de Ganne.

Or, M. Wolf-Petitdemange en a fait une brillante reprise vendredi soir avec la toute charmante Mme Mary Petitdemange dans le rôle de Marion; la gracieuse Mlle Marzou, touchante Suzon, toute la troupe au grand complet, une fanfare de scène, les gendarmes blancs, et plusieurs attractions, dont « The Margats », acrobates de force de l'Alhambra de Paris.

Ce beau spectacle sera répété tous les soirs à 8 h. 30 et à la matinée dedim anche à 2 h. 30.

Il y aura foule.

Royal Biograph. — La vogue de « Tih-Minh » au Royal Biograph ne fait que grandir. Les deux nouveaux épisodes « Chez les fous » et « Oiseaux de nuit » mettent aux prises Jacques d'Athis et son fidèle domestique Placide avec les trois aventuriers qui ne reculeront devant rien afin de s'emparer du secret concernant l'héritage sacré hindou. Au programme encore : « Le repentir de Nio Jim », drame du Far-West interprété par William Hart, « Dix minutes au Music-Hall », qui représente cette semaine une nouvelle série d'attractions. Enfin la partie comique est supérieurement représentée avec « Fatty m'assiste ». Comme on peut s'en rendre compte, le prix des places n'est pas augmenté.



J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imprimerie Pache-Varidel & Bron.